

9. De la rencontre à l'adoration

« Ils entrèrent dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à ses pieds, ils se prosternèrent devant lui. » (Mt 2,11a)

Habitué aux mages de nos crèches, nous pensons à cette scène comme si elle allait de soi, comme si entre entrer et voir d'un côté, se prosterner et adorer de l'autre côté, il n'y avait pas un saut dramatique dans la liberté, dans la conscience, dans le cœur de ces hommes.

Quelle est la différence entre le drame vécu par les mages et celui vécu par le jeune homme riche ? Au niveau de la liberté, au niveau du cœur, du point de vue de l'impact de la présence du Christ, de la pauvreté du Christ, du scandale d'une présence divine abaissée au mode le plus simple d'être homme, du point de vue de tout cela il n'y a pas de différence entre les mages et le jeune homme. Tout comme il n'y a pas de différence entre les mages et les bergers de Bethléem, entre les mages et le vieillard Siméon, entre les mages et le Baptiste, entre les mages et les apôtres, entre les mages et Zachée, ou la Samaritaine, ou Nicodème, etc.

Certes, dans l'épisode des mages, tout est concentré dans un demi-verset : « Ils entrèrent dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère ; et, tombant à ses pieds, ils se prosternèrent devant lui ». Mais cela nous aide à mieux comprendre, réduit à l'essentiel, ce qui est arrivé d'une manière positive et négative également au jeune homme riche, à Nicodème, à la Samaritaine, etc. Pour chacun d'eux, la rencontre avec Jésus est la confrontation avec l'offre de ce qui peut apaiser la recherche consciente ou inconsciente de toute une vie ; et pour chacun d'eux, il s'agit de choisir, de décider. Quoi ? Il s'agit de *décider de passer de la rencontre à l'adoration*. Il s'agit de décider de passer de l'expérience d'une présence qui, d'une manière ou d'une autre, nous surprend, nous attire, mais nous contredit aussi dans sa forme non prévue – comme la présence d'un Enfant pauvre, ou d'un adulte qui vit pauvrement, sans biens ni pouvoir, comme un serviteur que beaucoup méprisent au point de vouloir l'éliminer – il s'agit de décider de passer de l'expérience de cette présence à la reconnaissance que cette même présence est la chose la plus précieuse qui existe pour moi, pour tous ; la présence la plus adorable que l'on puisse rencontrer. Et cette reconnaissance adoratrice s'exprime dans l'abandon de toute sa vie à cette Présence, l'abandon qui se prosterne dans l'offrande, dans le fait de lui confier tout son être.

La prosternation adoratrice des mages signifie qu'ils reconnaissent si réellement la valeur absolue de cet Enfant qu'ils acceptent que toute leur personne soit comme absorbée par cette valeur absolue, tout entière prise dans ce trésor, dans la sphère apparemment insignifiante et restreinte de ce trésor qui est en réalité Celui qui tient l'univers dans sa main et en qui tout consiste.

L'épisode du jeune homme riche nous aide à comprendre cela par la négative. Comme les mages, le jeune homme riche entre dans la présence de Jésus et semble avoir déjà décidé ce que les mages ont exprimé, car il commence par se prosterner : « un homme accourut et, tombant à ses genoux ... » Mais il s'agit encore d'une prosternation formelle qui reconnaît en Jésus le rabbi qui peut donner à sa question sur le sens de la vie une réponse faisant autorité, mais qui ne reconnaît pas que Jésus est en personne *la Réponse* à cette question. C'est comme si les mages, après leur long voyage, avaient attendu de Jésus un oracle sur les étoiles au lieu de reconnaître que Jésus était en personne tout ce qu'ils cherchaient. Ainsi, quand Jésus, constatant la recherche sincère du cœur de ce jeune homme, s'offre à lui pour ce qu'il est – le Sens accompli de la vie pour lequel il vaut la peine de tout quitter – le jeune homme ne se prosterne plus en adoration comme les mages, car

cela signifierait remettre à Jésus toute sa vie, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. Il s'en va. Devant le Christ, soit on adore avec tout ce que l'on est, y compris notre péché, notre incapacité à nous abandonner complètement, à avoir la foi, à quitter nos biens pour lui, etc. soit on s'en va : « Mais lui, à ces mots, devint sombre et s'en alla tout triste, car il avait de grands biens » (Mc 10,22).

Quelle est la grande différence entre le jeune homme riche et les mages, ou Zachée, ou la Samaritaine, ou les saints, comme saint François d'Assise, pour ne citer qu'un exemple significatif et paradigmatique ? Une capacité ? Une générosité ? L'humilité, ou toute autre vertu ? Si c'était le cas, personne n'aurait pu suivre Jésus, à l'exception de la très sainte Vierge Marie. Quelle est la grande différence entre les mages et le jeune homme riche ? Il me semble que la différence essentielle se situe entre la joie et la tristesse.

En rencontrant Jésus, les mages trouvent la joie, le jeune homme riche la tristesse. Ou plutôt : le jeune homme riche, en rencontrant Jésus, n'accueille pas la joie que les mages ont trouvée en lui, et en refusant la joie, le jeune homme reste seul avec la tristesse.

Dans quel sens ? Dans le sens que nous avons dit plus haut : la joie est liée à la découverte d'un trésor. C'est Jésus qui parle de trésor au jeune homme riche, et pas n'importe quel trésor : « alors tu auras un trésor au ciel » (Mc 10,21). Les mages ont conservé la grande joie annoncée par l'étoile, parce qu'ils ont adoré Jésus de tout leur être. Ces mages venus d'Orient, assez riches et puissants pour se présenter au roi Hérode, qui se prosternent pour adorer un pauvre enfant dans les bras de sa mère, s'abandonnent complètement à lui par ce geste, ils le reconnaissent comme le trésor de leur vie. Le jeune homme, en revanche, n'a pas reconnu Jésus comme un trésor pour lui, pour lequel il vaut la peine de tout perdre, et en méprisant Jésus, au sens propre, c'est-à-dire en lui donnant peu de prix, peu de valeur, il a perdu la joie qu'il pouvait trouver en lui, une très grande joie, une joie aussi grande que le ciel, comme le trésor.

Comprendre que la joie est liée à un trésor, et que le seul trésor qui garantit la joie est le Christ, est la chose la plus importante dans la vie et la vocation. Mais il s'agit d'une compréhension par l'expérience, par la surprise. Une compréhension dans laquelle la joie elle-même est la preuve. La joie en nous, la vraie joie est un sens plus qu'un sentiment. De même que nous voyons la lumière avec la vue, que nous entendons les sons avec l'ouïe, que nous touchons les objets avec le toucher, que nous sentons les bonnes et mauvaises odeurs avec l'odorat et que nous goûtons les saveurs avec le goût, la joie est le sens avec lequel nous percevons une réalité à la fois mystérieuse et réelle. Laquelle ? La réalité du trésor qui vaut plus que tout, qui donne de la valeur à tout, qui ne perd jamais de valeur, qui ne perd jamais de consistance, qui est éternel. Exactement : « un trésor au ciel ».

« Ne vous faites pas de trésors sur la terre, là où les mites et les vers les dévorent, où les voleurs percent les murs pour voler. Mais faites-vous des trésors dans le ciel, là où il n'y a pas de mites ni de vers qui dévorent, pas de voleurs qui percent les murs pour voler. Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. » (Mt 6,19-21)

Notre vraie joie est là où notre cœur est avec notre vrai trésor, avec notre trésor incorruptible, éternel, que rien ni personne ne peut nous enlever. La joie est en nous le sens du trésor incorruptible, du trésor inaliénable, du trésor inépuisable et éternel. Lorsque ce sens ne trouve pas ou n'accueille pas le don du trésor, il s'évanouit dans la tristesse. C'est comme devenir aveugle ou sourd, ou, mieux encore, c'est comme avoir la vue tout en vivant toujours dans l'obscurité, ou avoir l'ouïe tout en vivant avec des oreilles complètement bouchées.